

VENDREDI
13 JANVIER 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.

N^o 59.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N^o pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

JACQUOT.

Irait-on, après tout, s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?

Lafontaine.

C'était un riche et gros villageois qui jusqu'alors avait paisiblement vécu de cette vie insouciant d'un homme sans ambition. La gestion de ses biens, le soin de sa famille et trois repas par jour absorbaient depuis plus de trente ans les heures qu'il ne passait pas à dormir. Aussi depuis trente ans ses jours s'écoulaient-ils uniformes et heureux. A peine si quelques souvenirs des orages de sa jeunesse venaient de loin en loin rider sa pensée; et l'on ignorerait encore la part qui lui revient de quelques glorieuses campagnes, si quelquefois dans les veillées d'hiver il ne berçait ses enfans aux refrains de la république.

Mais tout le monde au village n'avait pas l'humeur aussi calme que lui; et voici qu'un beau jour, à propos de certain édit, on se mutina contre le maire de la commune; puis on se battit; et comme les plus nombreux sont toujours les plus forts, on signifia à M. le Maire de quitter le pays. Force lui fut de déguerpir. Comme on pensait à le remplacer; on vint heurter chez notre héros, qui dans ce moment mangeait en famille la soupe à l'ognon. Jacquot, lui dit-on, les honneurs vous attendent. Nous désirons tous, ou à peu près tous, vous avoir pour notre premier magistrat. Venez, investissez de notre confiance, reconnaissez, jurer nos franchises, et vous asseoir sur le fauteuil de votre félon prédécesseur. Je ne sais si Jacquot se fit tirer l'oreille; mais il est certain qu'il jura tout ce qu'on voulut, et qu'en arrivant sur la grande place il n'entendit pas sans plaisir crier: Il est frais le coco; car, s'étant épuisé à jurer, il s'en fit apporter un grand verre dont il se régala à la santé des assistans (fait consigné dans les archives du village). Puis il toucha la main à qui voulut,

et se mit pair et compagnon avec tous. Le père Fayette, le Nestor, l'oracle du canton, disait en l'embrassant coram populo: *Mes amis, voilà ce qu'il vous faut.* Aussi un tonnerre de bravos accueillit-il son installation. Depuis ce jour ce n'était que fêtes et compliments. Jacquot usait sa rhétorique et son chapeau gris à remercier et saluer tous ceux qui venaient encenser sa nouvelle dignité: tout allait au mieux.

Mais, hélas! un matin les adjoints viennent rompre la bonne intelligence, reprochant à Jacquot sa familiarité, sa bonhomie, voir même peut-être sa bonne foi. Ils lui signifient de tenir son rang, et d'écorcher un peu le village pour soutenir sa nouvelle dignité. Envain Jacquot, dans son humeur bénigne, dit-il: Vous me faites faire des sottises; je veux administrer à bon marché, ne faire crier personne et tenir mes sermons. Il fallut en passer par tout ce que voulurent les adjoints. Un habit chamarré remplaça la veste de velours; l'éternel chapeau gris fut mis à la réforme; et dès ce jour il ne fut plus permis à Jacquot de voir ni d'entendre ceux à qui jadis il avait pressé la main. Au lieu de la soupe à l'ognon, on fit grand galas à la cuisine; et qu'en advint-il? Voulez-vous le savoir?

Qui paya? Le village.

Qui cria? Le village.

Qui se fâcha? Le village.

Qui fut heureux? Personne.

Pauvre Jacquot! Pauvre tout le monde!

A M. PERSIL.

Et quels sont les damnés que tenaille ta haine,
Ceux que tes substituts conduisent à la chaîne?
Ce sont..... et nos enfans, après cinquante hivers,
De mensonge historique accuseront ces vers;
Ce sont ceux dont la main sans relâche occupée,
Quinze ans tint une plume et trois jours une épée;
Et qui, tout radieux d'une double vertu,



Savent écrire encor quand ils ont combattu ;
 Ce sont ceux qui l'ont mis au fauteuil où tu sièges .
 Ceux qui, de la faveur déjouant tous les pièges ,
 Qui, de l'or corrompé toujours se préservant ,
 Voulurent rester purs et pauvres comme avant .
 Malheur à tout journal qui, libre sans licence ,
 Garde depuis juillet sa robe d'innocence
 Qui grave sur le front de chaque numéro
 Pour devise : *Vitam impendere vero !*
 Malheur à qui l'écrit ! malheur à qui le signe !
 Il est noir à tes yeux, fût-il blanc comme un cigne :
 Le sbire qui pour toi le commente et le lit
 Est forcé chaque jour d'y trouver un délit ,
 Vainement les jurés, dans de justes balances ,
 Pèsent à leur valeur les mandats que tu lances .
 L'écrivain courageux qu'on acquitte le soir
 Revient le lendemain au même banc s'asseoir ;
 Au sortir de prison un autre arrêté l'écroute :
 La presse est Ixion sur l'éternelle roue
 Qui tourne sous le fouet de tes lâches suppôts .
 Dans l'enfer du parquet il n'est point de repos .
 Il en est quelques-uns que ton caprice injuste
 Semble appliquer par goût sur le lit de Procuste ;
 Qui, par le noir huissier cités à tout moment ,
 Servent à tes vautours d'éternel aliment .
 Toujours les mêmes noms subissent la torture :
 Philippon , Juvénal de la caricature ,
 L'impérial Lennox , journaliste des camps ,
 Desmares , Belmontet , Marast , Thouret , Bascans ,
 Soldats aventureux , hommes de forte race
 Qui sur nos premiers rangs se battent sans cuirasse ,
 Et qui, prophétisant un plus pur horizon ,
 Retrempe leur courage à l'air d'une prison .

(*Némésis.*)

LE VIEUX SOLDAT.

Il est couvert de blessures , *Napoléon* l'a décoré de sa main sur le champ de bataille . Les certificats les plus honorables attestent sa bonne conduite . Quant à sa valeur , *Bonaparte* l'a jugée , et il s'y connaissait .

Des canons français ont vomi la mitraille sur des poitrines françaises . Le vieux coursier a senti l'aiguillon ; il s'est jeté sur son mousquet ; mais une pensée a fait tomber les armes de ses mains : il ne veut pas verser le sang de ses frères .

Les ouvriers sont vainqueurs , le vieux soldat se rend à l'Hôtel-de-Ville . Il veut aussi contribuer à rétablir l'ordre ; et lorsque les autorités ont repris les rênes du pouvoir , il revient auprès de ses jeunes enfans .

Des agens de police se présentent chez lui : ils ont ordre de l'arrêter , mais ils craignent d'accomplir cette mission qui leur paraît dangereuse : ils ont aperçu des armes . Que faire ? Employer la ruse . On lui parle de travaux qu'on désire lui confier ; on l'engage à venir déjeuner dans un cabaret . Le vieux soldat accepte et suit les agens de police qui ne tardent pas à se précipiter sur lui . Il apprend alors qu'on va le conduire à Roanne ; c'est en vain qu'il supplie les agens de lui permettre d'embrasser ses enfans et de mettre en sûreté une somme qu'il possède et qui fait toute sa richesse . Ils sont en nombre ; leur prisonnier ne peut s'évader : ils l'ont attaché avec l'ignoble *cordon de soie* . Et cependant ils restent insensibles à ses prières , à ses larmes . Oh !

Napoléon ! un de tes vieux soldats a pleuré , et lorsque tu l'as vu sur le champ de bataille , couvert de blessures , enseveli dans la neige et baisant avec transport la main que tu lui tendais , il ne pleurait pas . Honte et mille fois honte à ceux qui ont vu sans pitié couler ces larmes ! Je voudrais savoir leurs noms pour les vouer à l'exécution générale .

Hâtons-nous de jeter un voile sur cette scène déchirante .

Le vieux soldat est plongé dans la prison de Roanne ; et quelques jours après , une somme de *six cents francs* lui est volée dans son domicile . Il l'avait prévu . Cette somme était le fruit de plusieurs années d'économies . La misère sera donc son partage . Cette fois le vieux soldat ne pleure pas ; mais le désespoir est dans son ame : il pense à l'avenir de ses jeunes enfans qui ont déjà perdu leur mère .

Détenu depuis un mois sans savoir de quel crime on l'accuse , il soupire après le jour qui lui rendra la liberté . Mais lorsque la justice aura reconnu son innocence , il ne retrouvera plus ce peu d'or qu'il avait amassé à la sueur de son front . Et les agens de police , s'il en parle , on l'appellera sédition ; s'il se fâche , on le traînera dans les cachots .

Et nous , devons-nous garder le silence ? Non . Un vol a été commis : les agens de police pouvaient le prévenir , ils ne l'ont pas fait ; toute la responsabilité de ce crime doit peser sur leur tête .

Ne croyez pas que je vienne vous tracer ici un épisode de roman : le vieux soldat est à Roanne ; il est là près de moi ; il m'autorise à vous livrer son nom ; le voilà sans commentaire , l'indignation publique le vengera :

MALIN , ancien *maréchal-des-logis des hussards de la vieille garde* , menuisier aux Charpennes .

PÉTITION

A Messieurs les Membres de la Chambre des Députés .

MESSIEURS ,

Depuis qu'on nous a promis la liberté de la presse , le métier de journaliste ne vaut pas le diable ; à moins que l'on ne suive le conseil de *Mirabeau* : *Tuez votre conscience* , la manie d'écrire même tout droit à la prison ou à l'hôpital . Entre ces deux buts que la fatalité semble me désigner , j'en vois un troisième : si vous voulez bien m'accorder votre protection ; j'espère obtenir une place dans les écuries du Roi . Je veux être cheval , mais cheval du Roi , nourri par le Roi , chaussé par le Roi , éclairé par le Roi et soigné par les médecins du Roi . Je suis ambitieux , que voulez-vous : et depuis que j'ai lu dans les journaux que notre Roi-citoyen avait 300 chevaux qui dépensaient 3,000 f. chacun , je me suis dit : Voilà mon affaire ; je deviens bête du Roi ; ce ne sera jamais qu'un cheval et 3,000 f. de plus à ajouter à la liste civile . J'espère obtenir cette faveur , parce que je sais que vous n'y regardez pas de si près . Vous me direz peut-être qu'il ne manque pas de bêtes à Paris qui ont plus de droit que moi : mais je vous observerai qu'en répondant à mes vœux , vous amortissez une fraction de cette *mauvaise*

presse que l'on redoute tant : vous tuez le journal, mais vous faites vivre le journaliste. Cette considération me paraît d'un très grand poids et doit me faire obtenir la préférence sur mes nombreux concurrens. Hâtez-vous donc, Messieurs, de me faire obtenir une place dans les écuries du Roi ; je vous promets d'avance qu'on ne me verra pas imiter l'exemple de tant de bêtes qui sont à la cour : je ne mangerai jamais à deux rateliers.

Moi

Aujourd'hui journaliste,
Et demain, si vous voulez la permettre,
Cheval du Roi avec 3,000 fr. d'appointemens.

MIRACLE.

Dans le département du Morbihan, il y a un bourg nommé Malensac ; dans ce bourg une cure ; dans cette cure un curé. Par un beau matin, le curé se trouvant *géné* (il est des gens qui le sont avec trente millions), le curé, dis-je, avisa, tout en lisant son bréviaire, que depuis long-temps il n'avait visité les trones destinés à recevoir les aumônes des fidèles. Il prit un trousseau de petites clefs et ouvrit chaque porte l'une après l'autre : tronc pour les réparations de l'église ; tronc pour les pauvres ; tronc pour la Ste-Vierge ; etc. Il n'oublia rien... Sa figure s'allongea : il n'avait pas trouvé un denier vaillant.—Oh ! pensa-t-il, la dévotion se refroidit ; le fidèle ne donne plus, je vais devenir maigre ; la foi va déperir. Aux grands maux les grands remèdes, dit le curé. Il n'y a qu'un miracle qui puisse me tirer de ce mauvais pas. Faire un miracle ou manger du pain sec... Je prends une résolution énergique : j'y suis décidé... Aussitôt dit que fait : le curé connaissait une dévote qui lui avait confié qu'un sien cousin avait légué verbalement, en mourant, 900 f. à l'église du lieu ; de quoi les héritiers n'avaient tenu compte. Le curé fit venir la dévote. Le lendemain celle-ci racontait à qui voulait l'entendre, que son cousin était revenu et lui avait ordonné de faire exécuter ses dernières volontés ; et que, pour preuve, il avait posé sa main sur un bonnet, où était restée une empreinte semblable à celle d'un fer chaud. Car le revenant avait dit à la dévote que jusqu'à la restitution des 900 francs il souffrirait dans le purgatoire, qui est, comme chacun sait, le juste-milieu entre l'enfer et le paradis. Rien ne manquait à l'histoire, ni les flammes qui avaient précédé et suivi l'apparition du revenant, ni l'odeur du souffre qu'il avait laissée après lui.

Cet étrange événement occupait tous les esprits : le peintre du village faisait un *ex-voto*, le curé prêchait sur la pauvreté de l'église et faisait faire une quête, et les héritiers comptaient le 900 francs de peur que le revenant ne vint les tirer par les pieds. On avait même décroché un lustre et suspendu à la place le *bonnet miraculeux*. Mais un brigadier de gendarmerie, mécréant s'il en fut (ils le sont tous depuis qu'ils n'ont plus le titre de soutien du trône et de l'autel), ayant entendu raconter cette histoire, y vit une tentative de vol ou d'escroquerie. Il se transporta sur les lieux, enleva le bonnet, et le mit dans sa poche. Les dévotes s'en fu-

rent, de peur d'être foudroyées, avec le gendarme. Mais le tonnerre ne tomba pas ; et le gendarme, après avoir dressé procès-verbal, remet le *bonnet miraculeux* aux autorités de Vannes, qui font prendre des renseignemens sur cette affaire. (*Historique.*)

GRAND-THÉÂTRE.

Première représentation de *Zampa*, opéra comique de Scribe et d'Hérold.

D'abord, je dois l'avouer avant de commencer, je suis un
. Musicien barbare,

Ignorant par bémol ainsi que par bécare.

Jamais je n'ai pu danser en mesure, je valse en contretemps. Si je chante un couplet, je fais un salmis d'airs ; et je ne connais en musique que la *Caravane du Caire* et le *Calif de Bagdad* arrangés pour flageolet ; car le flageolet est mon instrument. Ne pouvant danser moi-même, je voulais au moins faire danser les jeunes filles : elles sont si folâtres, si jolies, si heureuses tant qu'elles dansent ! Malheureusement mes voisins ne partageront pas mon envie musicale. Ils se plaignirent à mon propriétaire, et mon propriétaire se plaignit à son tour. Au grand contentement de tous, je laissai là mes deux ouvertures favorites. A force de fausses notes, j'aurais pu devenir un Collinet, qui sait ? Il me fallut céder à l'exigeante délicatesse des oreilles de mes voisins, et je restai *Gros-Jean* comme devant.

Voilà ce qui rend aujourd'hui mon embarras extrême. Avoir à rendre compte d'une partition et ne pas être *dilettauti* ! Que faire ? certain de mes confrères, je le sais bien, malgré son ignorance musicale, tranche du *maestro*, et dit souvent d'un ton doctoral ; Force àneries, et commet force bévue. Je ne veux pas l'imiter.

Je ne suis donc pas musicien ; mais je ne reste pas insensible au charme d'une suave mélodie : je juge la musique d'après mon cœur ; je la juge comme le peuple. J'applaudis ou je reste froid, selon que j'ai été plus ou moins charmé, plus ou moins ému.

Les compositeurs que je pense ne travaillent pas seulement pour les amateurs, classe qui souvent se passionne à faux et à froid, mais bien pour les masses, pour le peuple dont ils recherchent le jugement et briguent le suffrage. Je vais donc personnifier le peuple, juger, critiquer, rire et applaudir comme juge, critique rit et applaudit le peuple.

Convenons-en donc ! rien de plus absurde, rien de plus insignifiant et de plus invraisemblable que le *libretto* de Scribe : c'est là, j'en suis sûr, quelque vieux poème oublié au fond de ses cartons dramatiques, dont il n'aurait pas risqué la représentation avant de s'être fait un nom et d'avoir trouvé un compositeur aussi complaisant et aussi habile qu'Hérold, pour en badigeonner toute la nullité sous une brillante musique. Figurez-vous tout ce qui constitue un mélodrame du bon vieux temps : d'abord un pirate c'est le tyran ; un niais qui tremble toujours, l'innocence persécutée et malheureuse, un amant sans vergogne et qui se laisse faire ; un père barbare qui arrive à la fin pour donner sa bénédiction. Connaissiez-vous *Don Juan*, cette grande création de notre Molière ? Eh bien ! *Zampa* est une pâle contr'épreuve de ce beau sujet ; c'est la parodie d'un chef-d'œuvre

On dit bien que dans un opéra le poème ne doit être compté pour rien : ma foi, moi, je vous avoue que je voudrais que nos auteurs le comptassent pour quelque chose ; je n'y vois aucun inconvénient : le compositeur et le public y gagneraient, ce me semble ; moi surtout qui, comme bien d'autres, ai besoin de paroles pour bien sentir la musique et pour m'intéresser à l'action.

Voyons, débrouillons mes souvenirs ! Que je vous déroule un tissu d'invraisemblances : soyez juges, lecteurs :

Zampa, beau corsaire s'il en fut, avec des mains blanches et une voix tendre et douce comme n'en ont pas les corsaires, arrive dans le château du riche Lugano au moment où va se célébrer l'union de Camille avec Alphonse, celui qu'elle aime. Le pirate

s'est emparé sur mer de Lugano qui, sur sa tartane, le jour des noces de sa fille, allait à la découverte de vaisseaux qu'il attendait. Vous voyez que ce père mène de front le sentiment et les affaires : c'est un commerçant comme il y en a beaucoup. Zampa le tient donc prisonnier sur son navire jusqu'à ce qu'il se soit rendu maître de ses trésors. Mais il a vu la jolie fiancée et il en devient épris. Il faut qu'elle lui cède ; la vie du père est à ce prix : ce Zampa est un coureur d'aventures, un séducteur, un monstre. Il y a douze ans qu'au même lieu, il se fit aimer d'Alice de Maufredi, et qu'il la délaissa.

La pauvre en mourut : dans ce temps là, les femmes mouraient encore d'amour ; elles ne savaient pas se consoler et n'aimaient pas les consolateurs. Heureusement pour elles et pour nous, tout cela a bien changé. Alice morte, les habitants lui élevèrent une statue, aux pieds de laquelle venaient jouer les jeunes filles et leurs amans. Zampa aperçoit cette statue au moment où il va faire sa cour à la belle Camille. Mais lui, au lieu de jouer, au lieu de se ressouvenir, il raille, il fait des bravades, il met au doigt d'Alice l'anneau qu'il destine à Camille : et lorsqu'il veut le retirer, la main se ferme et s'éloigne de lui. Zampa n'est pas homme à se laisser déconcerter par d'aussi simples événemens ; il en sera quitte pour se procurer une autre alliance. Le voilà devant l'église, chantant de jolis airs aux jeunes filles ; son hymen s'apprête, quand tout-à-coup la statue sort d'une tombe, mime quelque chose d'effrayant et s'abîme dans son cercueil de pierre. Zampa prend tout cela pour une rêverie et l'hymen est consommé. Je ne parle pas de l'amant aimé qui entre, qui sort, qui se lamente et qui chante. Il joue là un sot rôle : il tient la chandelle, comme on dit vulgairement.

Au troisième acte nous sommes dans la chambre à coucher. La victime de Zampa est dans les larmes ; mais elle se console, elle a sauvé son père ; c'est d'une excellente et bonne fille. Une voix se fait entendre, c'est celle de son amant ; ils se répondent par des couplets et finissent par un duo. On voit qu'il y a de l'accord entr'eux, l'amant n'y tient plus il s'introduit par la fenêtre dans l'appartement de sa belle ; il veut l'enlever, la soustraire à son ravisseur. Il aurait bien pu le faire au second acte, mais il n'y aurait pas eu de troisième acte, et il en fallait un. Camille se refuse à suivre son amant, l'autel a reçu ses sermens, motif assez absurde par parenthèse, et qui pouvait faire croire que la jeune fille trouve le corsaire de son goût. Tout à coup Zampa se fait entendre pour laisser à Alphonse le temps de se cacher ; ce qu'il fait, pour ne pas compromettre, dit-il, l'honneur de la nouvelle épouse. Zampa supplie, conjure et prie, le tout en vain ; Camille résiste à ses désirs. Son amant va pour s'élaner sur Zampa, et le poignarder, ou l'attaquer loyalement, je ne sais lequel, quand le fer lui tombe des mains... Zampa vient d'offrir à Camille le titre de Comtesse de Monza, Zampa n'est que son nom de guerre. Alphonse reconnaît son frère, mauvais sujet éloigné depuis quinze ans du foyer paternel... Il ne veut pas se faire reconnaître, il aurait trop à rougir... Il se laisse entraîner. Camille s'est évanouie, et Zampa au lieu de la secourir, lui chante un air où il l'engage à rouvrir ses beaux yeux, ce qui arrive à la fin du morceau de chant. Alors nouvelles prières, nouvelles instances, nouveaux combats ; Zampa enfin, emporte sa victime sur la couche nuptiale, mais heureusement pour la morale publique la statue se retrouve là, elle arrête Zampa et s'engloutit avec lui dans un gouffre de feu. Le machiniste alors, nous montre l'apothéose de l'ouvrage ; c'est le père Lugano dans les bras de sa fille et d'Alphonse, et la statue d'Alice, vénérée par tous les habitants qui lui chantent en chœur :

Ora pro nobis.

Plus un poème est absurde, plus il y a de mérite au compositeur à le faire admettre par le public. Hérold avait tout le talent nécessaire pour une pareille entreprise, et il en fallait.

Scribe l'a bien senti. Cette position, sans avoir la grâce de Marie, à ce que m'a dit un de mes voisins, cymballier de l'ex-garde nationale, et amateur de première force, est mieux instrumentée, mieux orchestrée, plus savante enfin que toutes ses aînées ; on y sent la nouvelle école Rossinienne. L'ouverture est d'une facture large, belle et sévère, elle résume bien tout le sujet de l'ouvrage. C'est un mystérieux alliage de choses saines et de choses infernales ; il y a de la magie là-dessous, on le prévoit. Nous citerons, comme morceaux pleins d'un chant délicieux, la complainte d'Alice, l'air que chante St-Ange au 1^{er} acte, celui de Zampa au 2^{me} acte. Le chant de l'orgie et le chœur des buveurs sont d'un brillant effet ; il y a là un cachet d'originalité. Cette musique a besoin d'être entendue plusieurs fois et c'est le parti que prendra le public. M. Hérold doit des remerciemens à M. Pepin, qui dirige avec ame et talent notre armée exécutive ; nous les lui donnons ici. M^{lle} Berthaud mérite de justes éloges pour son chant comme pour son jeu. Mad. Pepin a bien chanté le joli duo de la reconnaissance avec Daniel-André ; nous regrettons que ce soit le premier rôle que nous lui voyions créer. Siran s'est fait applaudir, c'est à la fois un élégant pirate, un brillant chanteur et un agréable acteur.

Nous lui conseillerons de se découvrir dans l'église pendant la cérémonie du mariage. St-Ange a chanté avec goût. André, dans un rôle qui rappelle ceux qu'il joue dans Fiorella et Fra-Diavolo ; Lecerf, dans Dandolo, niais des temps passés, ont tous deux provoqué le rire par leur masque et leur jeu comique. Maintenant un éloge à M. Mathieu, son église est d'un joli ton ; nous voudrions la façade mieux éclairée qu'elle ne l'est, et nous engageons M. Revelle à faire venir la lumière d'en haut pour les vitraux du fond ; on voit les quinquets de côté et cela fait un mauvais effet. L'orgue n'a pas produit tout ce qu'on pouvait en attendre. Espérons qu'à la seconde représentation rien ne viendra faire tache à cette mise en scène qui trahit la présence de Revelle. L'administration a monté avec soin cet ouvrage, elle en recueillera les fruits, je vois là nombre de rec...



GLANE.

--- Si lorsqu'on renommera un nouveau maire, on soumet tous les candidats au thermomètre de la poltronnerie, M. G**** est sûr d'être nommé.

--- Nos ministres veulent raser la France ; en attendant il lui font la queue.

--- La liberté est bien malade. Que faut-il pour la guérir ? La faire changer de chambre.

--- Le juste-milieu entre les jésuites et les doctrinaires, c'est le cholera.

--- Qu'aimeriez-vous mieux ? La doctrine ou le cholera ; ma foi je préférerais le cholera, parce que du moins on sait où il conduit.

--- Le roi est, dit-on, malade, il garde la chambre.

--- On offre de parier que sur 20 détenus politiques, il y en aura 19 1/2 qui seront acquittés.

--- La liberté devait faire le tour du monde, la misère s'est chargée de faire le voyage à sa place.

--- Si on amène la restauration, les ministres seront les restaurateurs, et le peuple paiera la carte.

--- Suivant M. Montalivet, les Français sont sujets... à payer.

--- Les ministres sont aussi sujets... à caution.

--- Depuis l'affaire des Tours de Notre-Dame, M. Persil a mis les carlistes sous cloche.

J. A. GRANIER, Gérant.